

LE GRAND PAL
Souvenirs du Grand Pal
« La constellation des poètes »
de Pia Candinas

Je travaillais à la librairie Gallimard sur le boulevard Raspail à Paris. C'était en 1968 et j'avais vingt-deux ans. J'étais à Paris depuis un an. Je me sentais chez moi comme si j'y étais née tant étaient grandes la fascination et l'identification au mode de vie des Français, à la langue française et à sa littérature. J'aimais autant les romans que la poésie et me trouver parmi les rayons de la librairie la plus importante de France était une fête continue. Avec le directeur de la librairie et les autres employés c'était un beau rapport d'amitié, et d'amour pour le métier et pour la vie.

Dans la cave de la librairie il y avait des trésors toujours surprenants. Livres épuisés, éditions originales avec parfois des gravures signées au tirage limité et numérotées. On y découvrait aussi des dessins ou des manuscrits rares. Ces découvertes finirent dans un rayon spécial qui était dans le bureau du directeur, un bibliophile passionné. De temps en temps, nous avions la visite d'écrivains ou de personnes célèbres comme un jeune parent d'André Malraux qui me parlait obsessionnellement d'Antonin Artaud. Il m'avait convaincue et en peu de temps j'avais lu pas mal de ses livres pour pouvoir soutenir une conversation. À ce moment-là, Artaud devenait très à la mode, il était perçu comme un grand héros de la littérature radicale et anticonformiste, qui intégrait le théâtre, la poésie, le dessin ; c'était une formidable source d'écriture qui donnait vie au monde psychique tortueux et douloureux d'Artaud.

Je ne crois pas qu'en France il y ait eu d'autre librairie aussi riche et active, où les écrivains français et étrangers trouvaient une ambiance accueillante. Faire un tour chez Gallimard au boulevard Raspail était comme aller au bistrot, c'est-à-dire que d'abord on s'occupait des nourritures spirituelles, et ensuite on allait prendre un « pot » au bistrot. Je parle de 1967 et des années qui ont suivi.

Je venais de lire *Un si funeste désir* de Pierre Klossowski lorsqu'un matin, je vis l'auteur entrer avec sa femme dans la librairie. J'avais la chance de posséder un exemplaire de l'édition originale numérotée, et avec beaucoup d'audace, je me suis approchée pour lui demander une dédicace. Très gentiment et avec un grand sourire, il écrivit « Avec un respectueux souvenir ». Ce livre m'a suivie dans tous les lieux où j'ai vécu par la suite.

Je possède encore beaucoup d'anciennes éditions originales comme par exemple *Thomas l'obscur* et *Aminadab* de Maurice Blanchot. *Aminadab* avait paru en 1942. On m'avait raconté que Maurice Blanchot n'aimait pas ce livre et qu'il avait demandé à Gallimard de le retirer de la vente, promettant d'en écrire une nouvelle version. En

fait, par la suite, parut le livre intitulé *Thomas l'obscur* avec en frontispice l'indication « nouvelle version ». Je pense être l'une des rares personnes en possession de *Aminadab*.

Un matin, pendant que je rangeais des livres dans la salle centrale de la librairie, je me trouvai face à Bernard Noël. Je crois ne l'avoir jamais vu auparavant. Je remarquai tout de suite sa forte personnalité charismatique et son regard intense. J'avais l'impression d'avoir en face de moi quelqu'un qui n'avait pas besoin de beaucoup parler. Le même silence et une intensité certaine qui émanaient de lui en étaient la preuve. Bernard me demanda des renseignements sur le rayon consacré à Georges Bataille et Antonin Artaud ; peu après, il me parla d'eux comme si nous nous étions connus depuis longtemps. Selon Bernard, nous vivions un moment historique très important et unique de la littérature, lié aux événements politiques et aux tragédies comme les deux guerres mondiales, le Vietnam, etc. Mais c'était la guerre d'Algérie qui lui tenait le plus à cœur. Sa vision des choses n'était pourtant jamais tragique ni pessimiste. Il parlait avec le regard lucide de 68, du mouvement des étudiants et de l'immense ouverture intellectuelle et créative que 68 avait apporté comme une grande richesse même dans le milieu littéraire.

Bernard parlait, je l'écoutais, je parlais et il écoutait. À partir de ce moment est née une amitié entre nous qui s'est exprimée au cours des années par des dizaines et des dizaines de lettres. La dernière lettre qu'il m'a envoyée date de janvier 2021. Au début, et pendant longtemps, il m'écrivait en utilisant de l'encre verte. Et très souvent il utilisait le vert pour les dédicaces des livres qu'il m'offrait. Bien des années plus tard, je commençai à lui écrire sur l'ordinateur, et lui aussi il avait commencé à écrire sur l'ordinateur, mais malgré tout, de temps en temps, il m'envoyait des lettres manuscrites. Ses derniers messages étaient très courts et je comprenais qu'il n'arrivait presque plus à écrire une phrase entière. On aurait dit que ce n'étaient pas ses mains qui tremblaient mais l'ordinateur lui-même.

Claude Fournet aussi fréquentait la librairie Gallimard. Je ne le connaissais pas mais j'avais remarqué qu'il se mettait à un certain endroit près de nous, faisant semblant de regarder les livres pour écouter les conversations entre Bernard et moi. Ensuite il s'est approché et il nous a demandé s'il pouvait intervenir sur Bataille. Claude semblait très sûr de lui, et avec un air affirmatif, il parlait des poètes qui lui tenaient à cœur. Il dit qu'il était lui aussi écrivain et poète et qu'il était employé dans un bureau qui faisait partie du Jardin des Plantes. Il avait lu *Extraits du corps* de Bernard et il nous parlait de la revue *Actuels* fondée par Henri Poncet et de plusieurs poèmes qu'il avait publiés. Henri Poncet poète, éditeur et imprimeur, avait fondé, avec ensuite Alain Degange, la revue *Actuels* dont le siège était à Beyriat (près de Bellegarde) dans l'Ain. C'était une revue appréciée et connue de beaucoup de poètes parisiens.

La rencontre avec Claude en amena d'autres dans divers bistrot de Saint-Germain, dans les maisons des uns et des autres et souvent en marchant (surtout Bernard et

moi) pendant des heures dans les rues du quartier des Halles. Un jour Bernard me présenta son grand ami et poète Jean Daive. Jean habitait rue Coquillière, près des Halles et souvent, après avoir traversé le Pont des Arts et avant d'aller à l'impasse Saint-Denis où habitait Bernard, nous nous arrêtions chez lui. Jean aussi était un type plutôt silencieux et comme Bernard, il habitait un petit logement rempli de livres. Par la suite, nous avons fait la connaissance de Roger Giroux (dont j'ai perdu la trace et je n'en ai presque plus de souvenirs) et d'Alain Maumejean, tous les deux amis de Jean Daive et Claude. Maumejean vivait à la campagne dans le sud de la France. Il régnait entre nous un climat d'enthousiasme, de légèreté mais aussi de volonté de s'engager, d'être novateurs, surtout mais pas seulement dans le domaine de la poésie. 68 était derrière nous mais l'énergie révolutionnaire, la volonté de tout repenser et de trouver de nouvelles voies pour définir l'esprit révolutionnaire, surtout dans l'écriture, étaient vifs. C'était un aspect très important, surtout pour Bernard. Pas comme politique mais pas non plus comme militant de 68. Ce qui caractérisait sa personne et son esprit ne pouvait se reconnaître et s'épanouir que dans l'écriture. Je n'ai jamais connu un poète aussi authentique. Comme s'il était, corps et âme, lui-même la poésie. Ce qui ne voulait pas dire que la politique n'était pas importante. Il avait constamment en tête la tragédie de la guerre d'Algérie. Mais, même si la révolution étudiante de 68 avait été la promesse d'un changement possible, la question algérienne était encore vive en lui. En ce sens, Bernard était le plus « politique », du point de vue éthique, moral et sensible ; il se distinguait des autres par sa vision globale, très humaine et historique des choses.

La question algérienne l'avait en quelque sorte bloqué. En fait depuis la publication d'*Extraits du corps* en 1958, il n'avait plus rien écrit. Ce silence qui dura sept ans se rompit seulement en 1965, quand Bernard écrivit *Une messe blanche*. Ce texte fut publié ensuite par Fata Morgana sous la forme d'une plaquette de 42 pages, avec une gravure d'Alain Le Foll. J'en possède un exemplaire avec une belle dédicace de Bernard. En reprenant cette chronologie, on voit que Bernard se remettait à peine à écrire. Ainsi en 1967 (neuf ans après *Extraits du corps*) sortit le livre *La Face de silence* (le titre est significatif), suivi en 1968 du livre (plaquette) *À vif enfin la nuit* (Fata Morgana). L'année 1969 est importante, quand Bernard décida d'utiliser le pseudonyme Urbain d'Orlhac pour le roman *Le Château de Cène* publié chez l'éditeur Jérôme Martineau. Comme on le sait, il s'agit d'un roman qui suscita un scandale notoire dans la France bien pensante d'alors.

Dans l'édition publiée par Fata Morgana en 1970 que m'offrit Bernard, il écrivit la dédicace suivante : « oui, je devrais écrire, et j'écris, mais pas à toi – à personne, en fait, puisque les destinataires de l'écrit n'ont pas de visage. En résumé : fatigué, déprimé. Voilà... » Il s'agit de l'année 1970, marquée par le scandale. J'imagine combien il a pu être déplaisant et pénible pour Bernard de devoir affronter la loi et la morale puritaine qui caractérisait la bourgeoisie et la société française.

Le Grand Pal

Il n'est pas facile, plutôt il est presque impossible de se souvenir des discussions qui amenèrent notre groupe à décider de fonder une revue portant le titre *Le Grand Pal*. Malheureusement, il n'y a pas de traces, il ne reste rien d'écrit, la revue n'a jamais paru (voir les explications ci-dessous) et Henri Poncet n'a jamais rendu les manuscrits que nous lui avons confiés pour la publication du *Grand Pal*. À l'évidence, il ne reste rien des notes relatives aux discussions d'alors. Au centre de nos conversations il y avait évidemment les grands thèmes (et la résonance de ces thèmes) de la poésie et de la littérature des décennies précédentes, surtout du surréalisme (que Bernard détestait en un certain sens), mais aussi d'autres mouvements littéraires comme par exemple le Grand Jeu, fondé en 1923 par René Daumal, Roger Gilbert-Lecomte, Roger Vailland, André Roland de Renéville et d'autres. Bernard avait commencé à lire les textes des membres du Grand Jeu et il nous invita à en faire autant. Il semblait qu'il avait trouvé dans le Grand Jeu un point de départ qui pourrait donner du souffle et de la vitalité à nos discussions sur la revue que nous voulions fonder.

Imaginer le Grand Jeu composé d'un groupe de très jeunes gens, en partie encore à l'âge du lycée, nous amusait beaucoup. Nous analysions leurs textes, mais au début nous ne les prenions pas trop au sérieux. René Daumal, Gilbert-Lecomte et leurs amis parlaient de « l'expérience de vivre et de l'expérimentation de la métaphysique », ils mettaient en avant des thèmes comme « la nécessité interne de l'exorcisme », le discours sur « le visible et l'invisible », le « passage de la connaissance à la transcendance », et ainsi de suite. Nous regardions tout cela avec la distance adéquate qui nous séparait d'un groupe comme le Grand Jeu, mais la radicalité et l'innovation littéraire, comme par exemple quelques textes publiés ensuite par Daumal, Gilbert-Lecomte, Roger Vailland et autres, commença à nous intéresser sérieusement. Au fond, par rapport à nous, quarante ans étaient passés depuis le lancement de la revue *Le Grand Jeu*, mais c'était exactement pour cela que nous voulions trouver un accord (un lien en quelque sorte) entre eux et nous. Ce groupe de demi-fous nous plaisait par tous ses aspects. Nous aimions leur sincère capacité à risquer le tout pour le tout, même le suicide. Au fond il me semble que leur théorie soutenait que la vie était un pur prétexte pour expérimenter un au-delà en partie imaginaire, mais avec le besoin de rendre cette imagination réelle. Dans ce sens existait un besoin de radicaliser l'expérience et le risque du vivre.

Même entre nous il y avait le sentiment mutuel d'une aventure nouvelle, une aventure qui allait, à l'évidence, bien au-delà de la politique de 68. À propos de politique, j'étais probablement la seule de notre groupe qui avait défilé dans les rues de Paris en criant « CRS SS », la seule qui pouvait se dire militante du mouvement. Pendant les manifestations de mai 68, un ami m'avait emmenée à l'occupation de l'Odéon, rempli jour et nuit par des milliers et des milliers de jeunes. Je ne dormais pas, je ne mangeais pas, le temps n'existait plus, je restais en permanence à l'intérieur du théâtre parce qu'il fallait l'occuper et empêcher la police d'entrer. Je me souviens de l'enthousiasme

avec lequel je criais aux ouvriers : « La bourgeoisie est morte, la culture nous appartient. »

Il était sous-entendu que notre groupe était en train de vivre un moment historique particulier. La voie à suivre n'était pas encore claire mais il était évident qu'il était nécessaire de donner la priorité aux nouvelles formes d'expression dans le domaine de l'écriture et non de la politique. Le thème du corps, de la sexualité et de l'érotisme était au centre de nos actes et de nos pensées. L'exemple radical du marquis de Sade était évoqué de façon décisive par Claude, fasciné par la force et par le pouvoir avec lequel Sade s'exprimait contre les bonnes mœurs et contre tout type de moralité. L'idée du libertinage nous fascinait tous, elle était en quelque sorte à la mode, elle nous amusait, sans que nous la prenions trop au sérieux. Contrairement aux membres du Grand Jeu, les discours mystiques et métaphysiques ne nous intéressaient pas. Le centre de tout était l'écriture ayant pour fonction d'être un écho de l'invisible, présent dans tous les phénomènes artistique, mentaux et organiques. En ce sens *Extraits du corps* de Bernard était un exemple de réalité et d'écriture (mieux, de réalité de l'écriture) comme un corps unique, comme un acte de courage allant plus loin.

Au cours de ces années à Paris on parlait surtout, évidemment, de la revue *Tel Quel* et de ses fondateurs. Mais il n'y avait aucun contact entre eux et nous. Je dirais même qu'il régnait une espèce de méfiance et aucune reconnaissance réciproque.

Il est difficile de se rappeler le moment où nous avons décidé de publier nos poésies dans une revue qui devait s'appeler *Le Grand Pal* et je ne me souviens plus pourquoi la revue devait porter ce titre un peu étrange. Je ne saurais dire aujourd'hui quelle fut l'inspiration à la base de ce titre. Au cours des années qui suivirent, Bernard et moi en avons parlé, nous avons tenté de remonter à la source de cette idée mais tout est resté très vague. Le symbole du Pal, sa fonction verticale comme forme absolue, représentait assurément pour nous la tentative de pénétrer le savoir et la connaissance, l'expérience de la vie de façon globale, allant au-delà du compréhensible, allant plus loin et encore plus loin.

Comme il est difficile d'établir une date précise pour la fondation de la revue, je m'aide du livre (une petite plaquette), *À vif enfin la nuit*, que Bernard m'offrit en octobre 1968. Ce livre contient la dédicace suivante :

à
Pal en ta vie
Ira
Avant, toujours
BN

En réalité cette dédicace se réfère essentiellement au Grand Pal, évidemment aussi à moi, mais l'idée dominante est le titre de la revue. Je veux dire que Bernard pensait

déjà à ce titre quand nous nous sommes rencontrés. Peu de mois étaient passés. Bien longtemps après, quand nous cherchions à retrouver la date du début des discussions sur le Grand Pal, Bernard lui-même ne s'en rappelait plus. En un certain sens nous pouvons dire que cette dédicace constitue le début du Grand Pal.

Le désir de fonder cette revue était devenu urgent. Nous voulions créer un lieu où exprimer les individualités propres et la recherche commune. Le but était de parler de l'expérience intérieure qui aurait capté les grandes tensions psychiques, visionnaires, esthétiques et littéraires qui s'agitaient en chacun de nous (et d'une certaine façon dans tout le mouvement de 68) et qui avaient besoin de trouver une forme artistique, que ce soit dans l'art ou dans la littérature.

Concrètement, l'idée du nom « Le Grand Pal », Bernard l'a exprimée dans un contexte joyeux mettant en commun des assonances entre Le Grand Jeu et Le Grand Pal, avec ironie et amusement. L'aspect mystique du Grand Jeu n'avait rien de commun avec l'idée du Grand Pal, qui devait être au niveau du langage essentiellement subversif et novateur, avec l'idée de repenser l'écriture en termes de connaissance, de réalité et de pratique.

Il y a quelques mois, j'ai demandé à Jean Daive de réfléchir et d'essayer de se rappeler le sens que l'expérience du Grand Pal a eu pour lui. Le 01.03.2021, il m'a envoyé ce mail :

«C'était une époque où après avoir lu Le Grand Jeu et Bataille, Artaud, nous avons rencontré Bernard et moi-même un certain nombre de peintres qui ont participé à l'aventure de *Fragment* la revue que j'ai créée en 1970. Je pense à François Lunven et Ramon Alejandro qui gravait machines de torture de supplice avec pal, chaînes, etc. Claude Fournet avait les mêmes préoccupations. L'idée d'une revue est venue très naturellement. Lectures, obsessions, rencontres, écriture ont ouvert une brèche. »

Continuant à chercher parmi ses souvenirs, Jean Daive m'a écrit le 10.03.2021 :

« C'est une suite de réactions en chaîne : Bernard Noël et Jean Daive et Claude Fournet. Claude Fournet, ami de Henri Poncet... Deux peintres – François Lunven et Ramon Alejandro – ils lisent les mêmes livres que nous (Bataille, Sade, le Grand Jeu, Roger Gilbert-Lecomte, René Daumal).

Et toi qui viens et qui fédères avec l'idée de revue. Le premier numéro se prépare. Si tu cherches François Lunven et Ramon Alejandro sur Google en choisissant « Images », tu trouves les machines de supplices et de très belles gravures évidentes pour le texte que tu prépares. Prends dans ces idées ce que tu veux librement. Je ne peux pas vraiment aller plus loin. Je vous avais confié le poème « Devant la loi » qui se trouve dans *Le Cri-cerveau* (Gallimard, 1977). »

*Voir aussi l'article « Trois vies, trois silences » de Jean Daive, publié dans *Quinzaines* en novembre 2021...

Claude nous avait invités à passer un long week-end à Lugrin (près d'Évian) dans une maison de famille qui se trouvait au bord du lac Léman. Il avait insisté plusieurs fois pour nous inviter, décrivant ce lieu comme l'endroit idéal pour nous concentrer et pour discuter de manière plus approfondie de notre projet de revue. Nous sommes partis en voiture. Je crois que Jean Daive n'est pas venu mais il y avait Claude, Bernard et moi (et peut-être Roger Giroux ?). Je me souviens de la belle promenade au bord du lac et je me rappelle que la présence de Claude était dominante et qu'il était très sûr de lui, toujours un peu aristocratique ; il jouait volontiers au châtelain et au poète, mais il ne manquait pas de auto-ironie, se sentant proche de tous, avec un formidable sens de l'amitié affectueuse. Et c'est grâce à son enthousiasme et sa manière de se dédier entièrement à notre aventure, que ce voyage reste inoubliable.

La maison de Lugrin était grande et Claude nous avait attribué à chacun une chambre, où l'on pouvait se retirer pour écrire. Je me rappelle que Bernard me rejoignit bien vite pour lire avec moi le poème que j'avais écrit et qui nécessitait quelques corrections, précision et ajustements. Avec une grande patience, Bernard m'expliquait toutes les règles de la poésie et de la langue française (qui n'était pas vraiment ma langue maternelle même si je la ressentais comme telle). Ce fut l'unique fois où Bernard et moi avons écrit ensemble, à quatre mains, comme une main seule. Nous baignions dans une ambiance agréable et délassante, il régnait une belle intimité, presque familiale. Chacun parlait de soi et de la poésie qu'il écrivait pour la revue. Bernard consacrait plus de temps à ma poésie qu'à la sienne, étant lui un poète en chair et en os, alors que je ne me trouvais qu'à un niveau d'apprentie.

Ces deux ou trois jours à Lugrin, avec l'ambiance romantique du lac, adossé aux montagnes de Haute-Savoie, avec en face, de l'autre côté du lac, les villes de Lausanne et de Vevey qui se trouvaient le long d'une très belle côte ornée de cépages de vin blanc, nous avaient donné une forte impulsion de vitalité.

Avant de retourner à Paris, il était prévu dans notre programme de nous arrêter chez Elisabeth Vailland, la femme de Roger Vailland, l'un des fondateurs du Grand Jeu. Parmi les membres du Grand Jeu, Vailland était l'une des figures qui nous avaient le plus intrigués. Il était ce qu'on peut appeler un vrai écrivain communiste mais aussi un libertin et un anticonformiste. Il était mort peu d'années avant notre visite chez Elisabeth. Il avait reçu le prix Goncourt (avec lequel il avait construit la maison de Meillonas), il avait écrit plusieurs romans et il était le collaborateur de metteurs en scène comme Roger Vadim et d'autres. Alors que la majeure partie des membres du Grand Jeu étaient morts très jeunes, Vailland était encore très actif et très apprécié en France comme écrivain. En 1954 il s'était marié avec Elisabeth Naldi et il était parti vivre avec elle à Meillonas, dans l'Ain.

Elisabeth était une femme fascinante et cultivée, avec Roger Vailland elle avait consacré sa vie à la littérature, à l'art et aux questions sociales et politiques. Roger Vailland était devenu un écrivain et un romancier communiste très renommé.

En Italie Élisabeth avait participé à la résistance et en France, elle était active dans les rangs du PCF. Mais à part la politique, elle s'était consacrée à l'œuvre de son mari. Quand nous lui avons rendu visite, elle travaillait intensément au journal intime de Vailland. Elisabeth était romaine, d'origine juive. Elle était belle et avait un caractère passionné. Quand nous sommes arrivés dans sa belle maison de Meillonas, elle nous a accueillis avec affection et générosité ; avec moi elle parlait moitié italien et moitié français, avec une attention presque protectrice.

J'étais intimidée, intriguée et fascinée par cette maison qui était soi-disant un lieu de péché et de plaisir. Le lendemain de notre arrivée, nous nous sommes retrouvés assis en cercle dans le jardin pour parler du Grand Jeu et de Roger Vailland. Henri Poncet, qui n'était pas avec nous à la villa du lac Léman, nous rejoignit au bout d'un moment. Henri et Elisabeth étaient amants clandestins, ce qui nous fascinait beaucoup. Nous imaginions qu'être l'amant d'Elisabeth permettait d'entrer dans le monde « interdit » du sexe et du plaisir. Elisabeth se présentait ouvertement à nous comme une « libertine ». Elle était en outre une intellectuelle très respectée et admirée de tous.

Pendant tout l'après-midi nous avons parlé de la revue *Le Grand Pal* et Elisabeth, à son tour, s'y est intégrée en nous parlant de Roger Vailland. C'est à cette occasion qu'Henri Poncet se déclara disponible pour imprimer lui-même la revue. Nous nous sommes mis d'accord pour lui envoyer tous nos manuscrits à notre retour à Paris.

L'amitié avec Bernard, en peu de jours si intenses et importants pour la revue que nous voulions fonder, fit mûrir un lien qui, depuis ce moment, dura pendant des années, toute la vie, même si un peu plus tard, j'ai décidé de quitter Paris pour vivre à Londres.

Après ce long après-midi de discussions et de bavardages, nous sommes passés au salon pour commencer une soirée festive, un peu à la romaine, avec Elisabeth qui exprimait la joie et la vitalité des Romains quand ils font la fête. Elle nous traitait avec affection et gaité, elle restait près de moi tout le temps, riant du fait que nous étions les seules femmes, d'une façon simple et tout à fait normale.

En repartant pour Paris nous nous sommes arrêtés sur la tombe de Georges Bataille, et plus que jamais nous étions convaincus de l'importance du projet du Grand Pal et du travail qui nous attendait. Ainsi, peu après, nous avons envoyé tous nos manuscrits à Henri qui possédait une petite presse à Meyriat (Bellegarde). Henri s'était fait connaître à Paris avec la revue *Actuels* (en janvier 1969, le texte « À vif enfin la nuit » parut dans le numéro 8). Je demandai à ma mère – qui n'était pas riche du tout et qui vivait dans les montagnes du canton des Grisons dans un monde éloigné du milieu parisien qui était le mien – si elle pouvait me prêter de l'argent pour imprimer la revue. Je ne sais comment j'ai fait pour la convaincre pour payer l'impression. Le fait est qu'après avoir encaissé la somme, Henri n'a jamais imprimé

la revue. Bernard, furieux, ne lui a jamais pardonné ce mauvais coup.

Mais, d'une certaine façon, il existe une trace de cette initiative sous la forme d'un « bulletin d'abonnement », avec ceci en couverture :

Le Grand Pal

Revue de poésie

Le Pal est le rire mais si vif que rien n'en demeure.

L'immensité percée à jour, loin de porter la transparence à l'infini, l'agitation des muscles la brise... Même l'insensible sourire d'un Bouddha serait lourd (pénible insistance). Seule une insistance de saut, une légèreté déliée (l'autonomie, la liberté mêmes) donnent au rire un empire sans limite.

Georges BATAILLE

Le sommaire du premier numéro était :

Pia Candinas
Jean Daive
Claude Fournet
Alain Maumejean
Bernard Noël
Henri Poncet

Ce devait être une revue trimestrielle, le comité de rédaction se trouvait au 15 rue des Canettes, Paris 6^e.

Au verso du bulletin d'abonnement, j'ai trouvé une annotation de ma main qui dit :

“Nous dégagions par nos rêves. La réalité devint réelle simplement à partir de l'instant même, où l'acte s'accomplissait. L'Acte d'une ouverture totale à l'ivresse semblable qui s'opposait à nous. Nous considérons l'état sociologique des Yogi comme état d'une hypocrisie hypocrite du système nerveux.”

En italien on dirait : “Boh....! Ma cosa vuol dire....?”

Qu'est-ce que ça veut dire ? Je ne sais pas mais je l'ai écrit de ma main sur l'un de ces bulletins. Ce pourrait être une phrase relevée lors d'une discussion entre nous, une phrase extraite de Bataille ? Je ne crois pas. Mais en réalité peu importe. Au mieux je pourrais dire que cette phrase parle du lien créé entre le Grand Jeu et le Grand Pal.

(traduit de l'italien par Nicole Martellotto)